

Thermes, le seul édifice de Pompeï qui ait conservé sa toiture.

Une salle carrée, antichambre où les esclaves attendaient leurs maîtres, précède le vestiaire. Puis viennent trois autres salles affectées aux bains froids, aux bains chauds, aux bains de vapeurs. L'établissement était double : il y avait le bain des hommes et le bain des femmes. Un appareil ingénieux, — sorte de calorifère en briques, — distribuait la vapeur et l'eau chaude ; des conduits en terre chauffaient les dalles de marbre, même les murs. Une salle dont la température douce servait de transition entre les bains de vapeur et le bain froid est remarquable par la richesse de sa décoration. La voûte, ouverte à son centre, avait des étoiles d'or piquées sur un ciel d'azur ; les murs plaqués de stucs. Il reste une frise élégante formée par une suite de cariatides en terre d'un modèle gracieux. Entre les statuettes, des places sont ménagées pour recevoir les essences, les poudres, les savons, les parfums ; au fond, sous une voûte éclairée par une seule fenêtre à laquelle tiennent encore quelques débris de vitres, se voit un vaste séchoir, porté sur quatre pieds de bronze et entouré de bancs d'une forme élégante à l'usage des baigneurs.

Les rues de Pompeï, garnies à droite et à gauche de trottoirs très-étroits et élevés, sont pavées de fortes dalles, irrégulièrement. Aux carrefours on rencontre des fontaines, — auges de granit dans lesquelles l'eau tombait de la large bouche d'un masque de marbre ; — et, sur le milieu du pavé, un dé en pierre, qui, dans les jours de pluie, permettait aux piétons d'enjamber d'un trottoir à l'autre sans se mouiller les pieds. Précaution sage chez un peuple dont la coutume était d'aller nu-tête et de marcher pieds nus.

Les laves qui forment le pavé sont creusées par les ornières des chars.

Sauf quelques exceptions très-rare, les maisons sont à un seul étage, et n'ont pas de fenêtre sur la rue. Les appartements s'éclairaient sur la cour ; la maison antique était comme tournée en dedans. Cette même disposition est encore observée chez les Orientaux, plus rapprochés que nous des mœurs primitives.

Sur la rue, on trouvait seulement les portes toujours closes des riches, et les portes toujours ouvertes des boutiques et des tavernes.

Les boutiques, — échoppes étroites, humides et basses, — pouvaient à peine contenir dix personnes. Elles sont toutes pourvus d'un comptoir de marbre derrière lequel se tenait le marchand ; et d'une petite étagère, pareillement de marbre, qui lui servait à étaler sa marchandise. Des amphores au ventre rebondi, dont il ne paraissait que l'étroit goulot, étaient enchâssées dans le comptoir des rôtisseurs et contenaient les ragoûts et les sauces. Un fourneau caché y entretenait une chaleur douce.

La boutique avait pour enseigne un tableau, un bas-relief ou une mosaïque. Pour un pharmacien, c'était un double serpent enlaçant un caducée ; pour un fabricant de mosaïques, une rosace aux mille couleurs ; pour un marchand de vin, un joli bas-relief représentant des Amours qui font la vendange. *Ulysse repoussant le perfide breuvage de Circé* était l'enseigne d'un liquoriste. Nous avons vu au musée de Naples un bas-relief qui servait d'enseigne à un charcutier\*.

La maison de Pansa, l'une des plus vastes, des mieux distribuées et décorées de Pompeï, offre le

\* Il se trouve dans la galerie des Grands Bronzes.